

Le Siècle Vaurien

Les lys

martagons



Liminaire

Quand, du fond de sa cellule d'une prison perdue de la banlieue parisienne, la victime des lois liberticides dictées par les ligues communautaires repensera au moment où, dans l'Histoire, les choses ont basculé, sa mémoire s'arrêtera à coup sûr sur ces années du début du vingt-et-unième siècle où, dans un unanimisme suspect et un égalitarisme révoltant, les faiseurs d'opinion et de lois se pâmèrent devant les cuistres égoïstes.

Lui, le légaliste, repensera aussi avec regret à ces révoltes populaires avortées, provoquées par la misère pécuniaire mais qui auraient conduit, c'est certain, à l'établissement de comités de salut public chargés justement de pendre ses futurs geôliers.

Avec la nostalgie de l'honnête homme, il repensera aussi à ces fils de Sodome différents, si éloignés de ses procureurs petits-bourgeois et qui, eux, vrais praticiens du vice patricien, n'auraient jamais permis qu'on envoyât en prison un homme pour un simple « pédé » prononcé un peu fort.

Ce sont quatre de leurs histoires qui sont recueillies ici.

Le promeneur du parc Monceau

C'était du temps où les écoliers étaient libres le jeudi après-midi. Toutes les semaines, à la même heure, je traversais le parc Monceau pour me rendre à mes leçons de solfège qui se tenaient à l'école de musique du boulevard Malesherbes. Ma mère, grande admiratrice de l'œuvre de Francis Poulenc, avait voulu me faire étudier la musique. J'aurais préféré pratiquer un sport, comme mes camarades, jouer au football ou au rugby, faire de l'équitation, mais on craignait que ces activités ne provoquassent quelque traumatisme irrécupérable. Les enfants uniques ont souvent des parents très peureux...

Malgré les craintes de ma mère pour ma santé et ma sécurité, j'étais autorisé à aller seul au conservatoire. Il faut dire que le trajet était très court et que je n'avais aucune rue dangereuse à traverser. Mon cahier glissé dans une petite pochette tenue sous le bras, je descendais une partie de l'avenue Hoche, où mes parents avaient leur appartement, parcourais la petite rue Van Dyck et entrais dans le Parc par l'imposante grille noir et or qui m'impressionnait toujours. Il ne me restait plus alors qu'à ressortir sur l'avenue Malesherbes et à entrer au conservatoire.

Cependant, plutôt que de traverser au plus court le jardin, je me plaisais à en faire le tour complet afin de pouvoir admirer au plus près les majestueux hôtels particuliers qui bordent, derrière de hautes grilles, les pelouses soignées du petit parc élégant. Je préférais ces paysages citadins aux campagnes inter-

minables, monotones et vides auxquelles j'avais droit tous les week-ends. De plus, même si nous étions confortablement installés, je pressentais du haut de mes dix ans qu'il y avait, entre les familles comme la mienne et celles, invisibles, qui logeaient dans les hôtels du parc Monceau, une muraille infranchissable.

Mais cette admiration pour les beaux immeubles n'était pas l'unique raison qui me poussait à prolonger ma promenade. Tous les jeudis, à cette heure-là, je croisais en effet un personnage original que je pensais être un exemplaire oublié du « grand monde », du « gratin » des temps jadis. Il ne faisait d'ailleurs aucun doute que ce promeneur particulier était un des habitants des hôtels alentour.

Ce qui frappait tout d'abord, c'était la canne qu'il tenait, parfois à main droite, parfois à main gauche. C'était une canne dont le corps était de bois noir, sans doute de l'ébène, et le pommeau de bronze, représentant une tête de cheval finement ciselée ; quant à la pointe, elle était également de bronze et faisait à chaque pas un petit bruit sec sur les cailloux des allées du parc. Elle avait une fière allure, cette canne, comparée aux cannes en bois vernis des petits vieux voûtés qui déambulaient autour de la mare envahie d'oiseaux marins agressifs.

Puis il était invariablement et entièrement vêtu de gris, à l'exception de sa chemise, blanche, et de ses chaussures, noires. En dehors de ces deux exceptions, le moindre morceau de tissu de son accoutrement était gris. Le costume,

un complet trois pièces, le nœud papillon, le manteau, le feutre, les gants : rien n'y échappait.

Enfin, son visage était des plus particuliers. Ses petits yeux très noirs perçaient au-dessus d'une moustache brune particulièrement soignée qui formait deux cercles presque complets de part et d'autre d'un nez assez fin. Étirée, chaque moustache aurait mesuré environ dix centimètres. C'était très impressionnant et les passants qui le croisaient, qu'ils fussent Français ou touristes étrangers, ne pouvaient s'empêcher de le dévisager avec étonnement ou humour.

Lui, du haut de sa grande taille, ne descendait même pas un regard sur ces péquins et continuait impassiblement sa promenade régulière. Jamais je ne le vis s'arrêter ou dévier de sa trajectoire alors que parfois, pour épater sa sœur ou sa cousine, un adolescent insolent osait quelques impertinences. C'était comme s'il était aveugle à ces sourires insistants et à ces pointages du doigt.

Quant à moi, loin de me moquer, j'étais impressionné. Je repensais à ces romans de chouans où un aristocrate magnifique conduit des hordes de gueux contre des armées organisées ou à ces histoires d'aventuriers britanniques qui, dans les pires péripéties, conservaient leur distinction de gentleman : dans mon esprit, mon promeneur était, à leur égal, la dignité incarnée. Il me semblait d'ailleurs irréel et j'étais chaque jeudi un peu étonné de le recroiser, comme si toutes les apparitions précédentes n'avaient été que des songes de petit garçon, entretenus par les douces mélodies de Poulenc et le décor précieux du parc Monceau.

Lorsque je le croisais, j'étais d'ailleurs pétrifié comme devant un spectre et le rythme de ma marche ralentissait

malgré moi. Je le regardais avec crainte, m'écartais de sa route, le laissais passer et me retournais pour le voir s'éloigner jusqu'au bout de l'allée. Il semblait ne pas m'apercevoir et, la tête toujours haute, me croisait sans modérer son allure.

Les quelques fois où j'avais pris un peu de retard, je ne l'avais pas croisé. De même, étant parti une fois trop en avance, j'avais dû attendre quelques minutes pour le voir passer. Alors, pour ne pas manquer ce spectacle hebdomadaire qui me ravissait plus que toutes les niaiseries adaptées aux enfants de mon âge, je m'astreignais ce jour-là à une ponctualité aussi précise et rigoureuse que les habitudes, les manies peut-être, de mon fantôme anachronique.

Des mois passèrent et si je ne prenais pas vraiment goût à la musique – les leçons de solfège étaient d'un ennui terrifiant et au piano, je n'étais guère doué – je n'aurais pour rien au monde arrêté le conservatoire et son corollaire, ma petite promenade au parc Monceau. Ma mère me laissait peu d'autre liberté et j'étais sans cesse sous sa surveillance, accompagné partout dès que je mettais un pied en dehors de l'école.

Une année au moins s'écoula de cette façon. L'apparence physique de « mon » promeneur solitaire n'évoluait pas, ni son allure, ni ses manières. En revanche, ma progression musicale était calamiteuse et ma souffrance devant les croches hiéroglyphiques ou sur le tabouret du piano allait grandissante. Je tâchais néanmoins de conserver bonne figure devant mes parents et même si je voyais bien que ma mère n'était pas dupe de mes capacités, je lui jurais que la musique me plaisait.

Mais un jeudi, alors qu'il faisait un temps magnifique, je sentis une lassitude m'envahir à l'idée de rester enfer-

mé, laborieusement penché sur ma partition tandis que mes camarades déchiffreraient les exercices avec la facilité de petits Mozart. C'est pourquoi, après avoir croisé mon promeneur dans l'allée périphérique du parc Monceau, je sentis mes pieds s'alourdir et comme un gouffre s'ouvrir devant moi. En un instant, je pris la décision de dévier de mon itinéraire obligatoire et de suivre, pour connaître tous ses secrets, celui que je voyais habituellement s'éloigner dans un halo de mystère.

Je fis donc demi-tour et rebrous-sai chemin en courant. Je pus facilement rattraper l'original qui n'avait pas encore quitté le parc. Je me tins à distance pour éviter d'attirer son attention, ainsi que je l'avais lu dans ces histoires un peu bêtêtes de bandes de copains qui jouent aux détectives. Pour moi, cette « filature » était une véritable aventure !

Mon « client » s'arrêta devant un banc situé à proximité d'un des arbres les plus massifs du square, pas très loin de la fameuse pyramide qui dispute la palme au monument romantique dédié à Maupassant. Il s'assit et tira aussitôt, comme mécaniquement, un petit carnet d'une des poches intérieures de son manteau. Il sortit également un stylo – de mon poste d'observation, à quelques dizaines de mètres de là, je ne pus voir si le stylo était un plume ou un crayon à mine – et se mit aussitôt à écrire.

Bien que sa position me parut assez inconfortable, l'homme écrivit pendant au moins une heure, sans s'arrêter, sans relever une seconde la tête, sans prêter la moindre attention aux passants et aux bruits qui l'entouraient. Il semblait tant absorbé que je me risquai à changer de banc pour l'observer d'un peu plus près. Autant que je pus le distinguer, son visage continuait de garder la même froideur, la même immobili-

té que quand il marchait. Seules ses moustaches tremblaient un peu, entraînées par les vibrations de l'écriture.

Pour une fois, il ne passait pas en coup de vent et je pus l'observer de manière plus détaillée. Ses traits étaient d'une finesse qui m'étonna, alors même que mon père avait déjà un visage plein d'allure et n'était pas spécialement épais, ni au physique, ni au moral. Mais ce personnage-ci, avec toute son étrangeté, me semblait encore plus distingué. Ses sourcils étaient exactement symétriques, parfaite réponse à ses moustaches. Son cou était tranché par une pomme d'Adam légèrement saillante au-dessus de son nœud papillon et du col cassé, abondamment amidonné, de sa chemise.

Tout chez lui était empesé, immobile, comme destiné à une momification moderne. Peut-être, pour compléter l'embaumement physique, écrivait-il sur son carnet noir, doré sur tranche, l'histoire de sa vie. Ce jour-là, il était vêtu d'un gris un peu sombre – car, s'il était toujours en gris, il possédait une garde-robe impressionnante en tons et en nuances – et ceci accentuait encore son immobilité apparente que seuls contredisaient les mouvements de la main et les tremblements de la moustache.

À l'observer je ne prenais pas conscience du temps qui s'écoulait, encore moins des conséquences que pouvait avoir mon absence à l'école de musique. Je ne me rendais pas compte que le professeur, ne me voyant pas arriver, avait pu téléphoner chez mes parents et tomber sur ma mère, laquelle, affolée, n'aurait pas manqué d'appeler le Ministère de la Guerre et la Préfecture pour qu'ils déclenchassent les formidables mécaniques habituellement réservés à la traque des ennemis publics sanguinaires.

Aussi automatiquement qu'il l'avait ouvert et couvert de son écriture, mon promeneur referma son carnet et le rangea dans sa poche. Il se leva d'un geste souple et, comme s'il ne s'était jamais arrêté, comme s'il ne venait pas de passer une bonne heure à noircir son carnet, il reprit sa marche décidée et impassible à travers le parc Monceau.

Il en sortit à la rotonde qui en marque l'entrée principale ; je le suivis, toujours à distance raisonnable et inconscient du danger que pouvait représenter, pour un petit garçon peu rompu à ce genre de sports, la circulation parisienne.

À ma grande déception, il ne se dirigea pas vers un des luxueux hôtels particuliers qui peuplaient mon imaginaire mais traversa l'avenue qui borde le parc côté dix-septième arrondissement pour rejoindre une petite rue plutôt sombre. Je dus presser le pas lorsque je vis mon promeneur tourner à droite à l'extrémité de cette rue quelconque. Le temps que je passai seul à courir en tentant de minimiser le bruit que je faisais, je pris conscience de la situation embarrassante dans laquelle je me trouvais et les inquiétudes que je pouvais causer à ma mère.

Mais il était trop tard. Au moment où je me posais la question de la gravité de mes actes, j'étais déjà au bout de la rue et devant moi, m'attendant, effrayant de toute sa hauteur, se tenait celui que je croyais suivre avec discrétion. Pendant un moment qui me parut être une éternité, je demeurai pétrifié devant cette gorgone moderne. J'aurais voulu disparaître. À ma grande surprise, après avoir consommé son terrible effet, le grand homme prit la parole pour me dire, d'une voix claire mais nullement cassante : « Eh bien, mon garçon, vous amusez-vous bien ? ».

C'était la première fois qu'on me vouvoyait. C'était aussi la première fois qu'une de mes bêtises n'entraînait pas de réaction violente, du moins irritée, de la part de l'adulte qui en était la victime ou le témoin. Pour toutes ces raisons, et aussi parce que, naturellement, j'étais tétanisé d'avoir été pris et d'être en face de ce personnage irréel, je ne pus répondre que quelques syllabes bafouillées, incohérentes et incompréhensibles. Ce fut lui qui reprit la parole : « Vous savez, depuis le temps que nous faisons connaissance, la glace pourrait être brisée entre nous. Je vous propose de la casser définitivement dans un salon de thé, aimez-vous les pâtisseries ? ».

C'était comme dans un rêve. Cet homme, ce demi-dieu, non seulement se présentait à moi mais flattait mes bas instincts de gourmandise enfantine. Devais-je accepter ou non ? À cette proposition angélique répondait, en échos dans ma tête, les mille recommandations de ma mère. Celle qui concernait les étrangers dans la rue, les bonbons et les sucreries qu'il ne fallait jamais, au grand jamais, accepter, cognait ma petite conscience de garçon. Devant mon hésitation, le promeneur modifia sa proposition : « À défaut d'une pâtisserie dans un salon de thé, qui vous éloignerait peut-être trop de chez vous, je peux au moins vous offrir une gaufre du marchand du parc Monceau, n'est-ce pas ? ». J'acceptai.

Nous repartîmes en direction du parc et je marchai, suprême honneur, à côté de cet homme élégant. Dans le parc, j'aurais voulu qu'il y ait plus de gens, notamment des camarades de classe, pour pouvoir briller, être pour une fois valorisé et envié. Mais il n'y avait que les habituels promeneurs, touristes du Levant et familles du quartier en balade. Le monsieur commanda une gaufre au sucre au marchand de douceurs.

Pendant qu'elle cuisait, il me fit confirmer que j'aimais bien les gaufres, me demanda où j'allais, comme cela, tous les jeudis et pourquoi aujourd'hui j'avais arrêté ma course. Je bredouillai, répondis par monosyllabes et n'osai avouer que c'était pour lui que j'avais modifié mes habitudes hebdomadaires. Dans un accès de témérité, je me décidai enfin à lui poser une question, la première question d'une longue série, la question qui allait donner corps ou au contraire briser mes espérances : « Excusez-moi, je voulais savoir, est-ce que vous habitez dans un de ces immeubles autour du parc ? ».

Malheureusement pour moi, il n'eut pas le temps de répondre car ma mère, suivie de mon père, qui avait donc, j'imaginai, quitté ses occupations à la demande pressante de son épouse, fit irruption dans le parc. Ce fut une scène d'une grande violence. Ma mère se précipita sur moi, cria qu'elle était morte d'inquiétude, qu'elle me cherchait depuis un quart d'heure, que j'étais un petit imbécile et autres mots doux que les mères inquiètes savent dire à leurs enfants quand ils commettent une bêtise jugée, par les adultes, assez grave.

Quant à mon père, il avait une franche explication avec mon promeneur. Accablé des remontrances maternelles, je ne pus en suivre l'intégralité, mais j'entendis très distinctement mon père traiter son adversaire « d'inverti », mot dont j'ignorais la signification. L'autre, très digne, ne répondit rien mais enleva un de ses gants, découvrant

une main gauche fine, blanche et abondamment baguée, et gifla mon père avec ce bout de tissu élégant.

Je ne pus assister à la fin de l'échange parce que ma mère m'emmenait déjà de force hors du parc. À partir de ce moment, le contrôle exercé par ma mère se renforça davantage et je fus retiré des cours de solfège. Privé de mon unique moment de liberté, je devins un garçon triste puis un adolescent mélancolique. Plus jamais je ne revis mon mystérieux promeneur.

Je n'appris que longtemps, très longtemps après, comment s'était terminée cette affaire. Mon père avait refusé de relever le soufflet, de peur peut-être d'avoir à participer à ce qui aurait pu être un des derniers duels du siècle. En revanche, il avait dénoncé l'individu à la police au motif qu'il outrageait les bonnes mœurs et que son comportement était douteux. La police, étonnamment zélée, avait fait des recherches, mené une enquête de voisinage et quelques journalistes locaux, mis au courant par des policiers peu scrupuleux, avaient colporté les ragots diffamatoires des concierges et de leurs ouailles. Mon promeneur avait alors été chassé du quartier par quelques bonnes âmes promptes à lui mener une vie infernale et il était parti sans que personne sût où il était allé.

C'était du temps où les écoliers étaient libres le jeudi après-midi.



François Bondil

Georges avait pris l'habitude de ne répondre qu'*in extremis* à son courrier du nouvel an. Du début du mois de décembre jusqu'à la fin du mois de janvier, il accumulait dans un tiroir spécifique les dizaines de cartes qu'il recevait. Puis, par une tradition personnelle qu'il avait instituée lorsqu'il était encore jeune, il consacrait le dernier samedi du mois de janvier à répondre aux vœux des quelques membres de sa famille qui ne l'avaient pas mis à l'index, des amis encore vivants et des connaissances qui se rappelaient à son bon souvenir en n'hésitant pas, parfois, à profiter de l'occasion pour mendier un service ou une recommandation.

Ce jour-là, Georges débranchait le téléphone, fermait sa porte et, armé du vieil ouvre-lettres en argent qu'il avait acheté à Constantinople, tranchait toutes les petites enveloppes qu'il avait accumulées pendant deux mois, récupérait les jolis timbres pour son petit-neveu et lisait les formules stéréotypées qu'on lui avait envoyées. Il écrivait alors sa réponse en tâchant d'être le plus personnel et le plus original possible et notait sur son carnet aide-mémoire les demandes qu'il devrait acquitter. Ce rituel immuable n'avait pas été modifié depuis une trentaine d'années et c'était presque automatiquement que, à la fin de cette journée particulière, Georges répondait à ses correspondants.

Le samedi 27 janvier ****, Georges eut la surprise de découvrir, au milieu des cartes de visite rapidement griffon-

nées ou au contraire, s'il s'agissait de quêter un service, des lettres appliquées, un carton d'invitation qui pouvait se confondre avec les cartes de vœux. Le nom, biffé d'un trait noir, chapeautait quelques phrases écrites de la même encre et avec la même rapidité. L'œil de Georges fut attiré par le nom biffé, finement gravé en caractères d'imprimerie : « Marcel Bolkestenne ». Georges ne l'avait pas vu depuis au moins dix ans et leur dernière rencontre, au cours de l'enterrement d'une connaissance commune, ne s'était soldée que par un bref échange sans lendemain.

Plus étrange encore, l'intitulé de l'invitation était : « Madame Sarah Hourni prie Monsieur Georges de *** de lui faire l'honneur d'assister au dîner qu'elle donnera le samedi 10 février **** à la ferme de Brouilly (Poitou). » Qui était cette madame Hourni ? Georges n'en savait rien. Le procédé – barrer un nom pour le remplacer par un autre – était également bizarre. Si elle était la maîtresse ou la concubine de son vieil ami, la façon de faire était déplacée, déplaisante même.

Georges avait connu Marcel Bolkestenne en 1944 et tous deux avaient été décorés à la Libération. Bolkestenne, jeune polytechnicien embauché dans une compagnie d'assurances, était parti rejoindre Leclerc au plus tôt ; Georges, tout juste sorti de l'École navale en 1942, avait assisté au sabordage de la flotte à Toulon et avait alors rejoint lui aussi Leclerc après une série d'épisodes où il démontra son courage et sa détermina-

tion. Le Juif parisien et l'aristocrate limougeaud avaient sympathisé aussitôt.

Après la guerre, l'amitié avait survécu aux troubles de la Libération. Georges avait quitté la vie militaire à laquelle il s'était destiné pour tenter une carrière littéraire ; tout était alors à reconstruire, même et peut-être surtout dans le journalisme et les lettres, aussi Georges, avec ses authentiques brevets de Résistance, réussit-il à se faire une place confortable parmi les gens de plume. De son côté, Marcel s'était lancé dans des affaires que la reconstruction du pays et l'argent du général Marshall permettaient : presse, constructions, denrées, etc. Il était doué pour repérer les opportunités et le succès était vite venu. L'immobilier, surtout, l'avait enrichi et il avait installé le siège de sa société d'investissement dans un formidable hôtel particulier de Paris. Les deux amis s'étaient revus quelquefois puis Georges était parti cinq ans aux États-Unis pour donner des cours de civilisation européenne dans une université de la côte est.

À son retour, les liens s'étaient distendus et jamais ils ne purent se resserrer vraiment. Marcel, handicapé par une maladie névralgique, sortait peu. Toute son énergie était consommée par son entreprise qui, de plus en plus tentaculaire, lui avait assuré une fortune considérable. Les trajectoires divergentes, l'une dans la finance, l'autre dans les Lettres, avaient fait que les deux anciens amis s'étaient littéralement perdus de vue. À tel point que Georges ne connaissait rien de la vie privée et familiale de Marcel. Quant à cette Sarah Hourni, elle lui était parfaitement inconnue.

Malgré le mystère de l'invitation et peut-être à cause de ce mystère, Georges répondit qu'il se rendrait volontiers à la réception. Après tout, même si madame

Hourni avait volé ou falsifié des cartes de visite de Bolkestenne, il était plutôt flatteur qu'on utilisât pour le convoquer un stratagème rocambolesque. Et si elle avait un réel rapport avec son ancien ami, ce serait une occasion de le revoir. Et puis cette soirée lui donnait l'occasion de passer quelques jours de repos à Poitiers où il avait quelques amis.

*

* *

Georges avait toujours détesté la campagne. En France, aux Amériques ou en Russie, dans tous les endroits où il avait été pour des conférences, des cours, des remises de prix ou des dédicaces, il n'avait jamais essayé de s'aventurer en dehors des villes. Il était devenu parisien dans l'âme, avait renié ses origines provinciales et, à la manière des nouveaux riches qui dénigrent les manières des toujours pauvres, n'osait pas remarquer dans la boue qui avait crotté les bottes de son enfance.

Le Poitou lui rappelait, sans émotion, la campagne de son Limousin adolescent. Pour fuir cette province qu'il détestait, le jeune Georges avait décidé de devenir officier de Marine, sans avoir jamais mis les pieds sur un bateau autrement que par imagination. Ses parents, confrontés aux indécisions de ses cinq frères et sœurs, avaient encouragé cette vocation précoce qui correspondait de surcroît à leurs exigences patriotiques et patriciennes. La guerre, ensuite, avait brisé net la carrière maritime du nouveau Loti.

Et voilà que cet anti-campagnard se retrouvait au milieu du Poitou, sur une route nationale vétuste et sous une pluie battante. Georges était perdu et mécontent. Il avait pourtant regardé précisément, avant de partir, le chemin

à suivre pour atteindre la ferme de Brouilly ; il avait également compté sur la présence d'un ou deux habitants pour lui indiquer la bonne direction. Mais ni ses préparatifs ni les villages éteints ne pouvaient l'aider.

Après quelques allers-retours sur cette satanée nationale, Georges trouva presque miraculeusement un panneau indiquant le bourg qui devait le conduire au lieu désiré. Il s'engagea donc sur une route départementale encore plus mal entretenue, gorgée d'eau, sinueuse et encadrée par deux séries d'arbres meurtriers. Heureusement, la pluie avait cessé.

Après dix bonnes minutes d'une conduite prudente sur cette route, Georges arriva enfin à la dernière étape de son voyage, le village de Lajaque. La ferme de Brouilly était située sur la même commune mais encore fallait-il savoir quel chemin vicinal emprunter pour la rejoindre à partir de Lajaque. Aucun panneau, aucune borne, aucun plan, aucune indication d'aucune sorte ne permettait à l'étranger de se repérer.

Georges se décida à aller demander son chemin à un habitant. Les volets des maisons, presque toutes anciennes fermes modernisées, laissaient filtrer des lueurs typiques des postes de télévision. Georges sortit de sa voiture, crotta ses luxueux souliers, éclaboussa le bas de son élégant pantalon et sonna à la maison la plus proche. Une quinzaine de secondes plus tard, alors que Georges s'attendait à ce qu'un chasseur patibulaire apparût à une fenêtre du premier étage, une femme très propre sur elle, pas du tout campagnarde, assez belle même, ouvrit la porte. « Elle n'est pas peureuse », pensa Georges.

« Bonsoir Madame, commença Georges, prenant son ton le plus mondain pour essayer d'impressionner son

interlocutrice, je suis navré de vous déranger à cette heure-ci mais je crois que je suis un peu perdu. Je ne vous aurais jamais importuné si je n'avais dû rejoindre la ferme de Brouilly. D'après ce que j'ai cru comprendre, cette ferme est très proche d'ici, n'est-ce pas ?

– C'est exact, répondit l'habitante de Lajaque avec une impassibilité de marbre. Brouilly est à côté. Vous n'êtes pas le seul à ne pas trouver, j'ai régulièrement la visite d'égarés. Toujours très chics, il faut avouer.

– Dans ce cas, Madame, vous pouvez sans doute m'indiquer comment m'y rendre.

– Ne vous ai-je pas déjà vu quelque part, coupa-t-elle ?

– C'est possible, Madame. Peut-être m'avez-vous vu à la télévision, j'y fais quelques apparitions, lorsqu'un de mes ouvrages sort, répondit Georges avec toute la fierté qui va bien.

– Peut-être, répondit la femme avec une pointe de dépit. Bon, pour rejoindre Brouilly, vous continuez sur cette route pendant environ sept cents mètres. Vous arrivez à une intersection, vous tournez à droite – attention, c'est un chemin de terre, mais vous passerez sans problème – et vous parcourez encore trois ou quatre cents mètres. Brouilly est la grande bâtisse sur votre gauche, en face d'une manière de grange désaffectée. Bon courage et bonne soirée.

– Merci Madame. Je vous souhaite également une excellente soirée. »

Tandis qu'il suivait les indications, Georges se demandait ce qu'une femme de ce genre, troublante à sa manière, pouvait faire dans ce village perdu. Il n'eut pas le temps d'approfondir la question puisqu'il arriva très rapidement sur les lieux. Il y avait bien une grange, dont la vétusté était dénoncée par les reflets de la Lune, et il y avait bien une grande

ferme, très bien entretenue, qui faisait un contraste formidable avec son vis-à-vis. Georges regarda sa montre, il n'avait qu'une demi-heure de retard, ce qui lui semblait fort acceptable pour une invitation au bout du Monde.

Quelques voitures immatriculées dans le Poitou étaient garées dans la cour de ferme ; Georges y engagea la sienne. Avant de descendre, il réajusta sa cravate et sa chevelure en prenant reflet dans le miroir de courtoisie. Il essayait d'être toujours élégant, toujours séducteur, pour entretenir une réputation d'aventurier fort utile dans le monde des Lettres. Malheureusement, son visage avait empâté, ses cheveux blanchis et seuls ses yeux, d'un bleu idéal, marquaient la finesse supérieure qui avait fait ses succès de jeunesse.

Georges sonna à la porte qu'il supposait être l'entrée principale. Ce ne fut qu'une bonne minute après son premier coup de sonnette qu'apparut un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume rayé croisé que n'aurait pas renié la French connection à ses années les plus fastes.

« Bonsoir, commença le jeune homme en regardant Georges avec un air soupçonneux.

– Bonsoir, répondit Georges. Je ne sais pas si je suis à la bonne adresse, mais j'ai été invité par Madame Hourni pour un dîner à la ferme de Brouilly.

– C'est bien ici. Je suis le secrétaire particulier de Madame Hourni, pour ne pas dire son domestique. C'est tellement plus chic de dire secrétaire particulier que bonne à tout faire.

– Sans doute, répondit Georges un peu gêné par le tour ironique que prenait ce début de conversation. Marcel Bolkestenne est-il ici ce soir ?

– Le vieux crabe ? Bien sûr, où voulez-vous qu'il soit ?

– Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu depuis longtemps et pour être franc, si nous avons été très liés après la guerre, je ne sais même pas quelle fut sa vie ces dernières années.

– Vous avez fait la guerre ? On ne dirait pas.

– Cher Monsieur, votre conversation est très sympathique, mais je suis déjà bien en retard, répondit Georges un peu cassant. Par ailleurs je vous avoue commencer à avoir un peu froid.

– Bon alors je vous conduis. Suivez-moi. »

Georges et le secrétaire de Madame Hourni traversèrent plusieurs pièces très sobres, à peine éclairées. Le secrétaire marchait très lentement, ce qui agaçait Georges, pressé d'arriver après tant de kilomètres et de détours.

« Je ne me suis même pas présenté, continuait le jeune homme. Je suis François Bondil, j'ai passé mon enfance au Havre. Vous connaissez le Havre ?

– Je connais un peu Cherbourg.

– Et vous, qui êtes-vous ?

– Je suis Georges de ***, ami de Marcel Bolkestenne.

– La moitié de la France a été, parfois à son insu, l'associée du vieux crabe. Mais ami, voilà qui est beaucoup plus rare.

– Ancien ami, en réalité, puisque nous nous sommes perdus de vue depuis quelques années.

– C'est quand même assez rare pour être signalé. »

Enfin, ils arrivèrent à une salle fortement éclairée, chauffée, et où discutait debout une petite dizaine de personnes. Georges n'en reconnaissait aucun. Après qu'il eut donné son manteau à Bondil, il entra résolument dans la pièce, bien décidé à trouver et à saluer cette mystérieuse Madame Hourni ou Marcel Bolkestenne. Mais il n'y avait ni femme, ni Bolkestenne parmi les

quelques personnes présentes. En attendant le retour de Bondil, qui pourrait certainement l'aider, Georges saisit un des verres de jus de fruits disposés sur la table et, ainsi qu'il le faisait à chaque fois qu'il se retrouvait coincé dans une mondanité où il se sentait seul, se planta devant une fenêtre et regarda tant l'extérieur que son reflet.

En arrivant, il avait salué, « à la générale », d'un discret hochement de tête, les invités déjà présents. Aucun n'avait vraiment répondu, aussi Georges se sentait-il débarrassé des obligations mondaines immédiates. Il n'avait aucun scrupule à rester seul, face à lui-même, et à ne faire aucun frais pour tenter d'engager une conversation avec des inconnus. En général, sa qualité d'homme un peu médiatique lui permettait de n'avoir jamais à faire le premier pas et il en avait perdu l'habitude.

Les autres invités discutaient par petits groupes de deux ou trois sans s'occuper de lui. Les échos des conversations arrivés à Georges étaient essentiellement économiques. Quant à l'apparence de ces convives, elle était assez quelconque. Georges s'était attendu au pire lorsqu'il avait vu François Bondil déguisé en ligueur des années 30, mais il était rassuré. Dans son complet trois-pièces (il détestait les smokings), il faisait presque figure d'excentrique. Lui-même, d'après son reflet, s'estimait très « Quai d'Orsay ».

Le temps commençait à être long. Cela faisait trois verres de jus de fruits que Georges attendait. Aucun autre invité n'était apparu, Bondil avait définitivement disparu avec son manteau, il n'y avait toujours pas de femme et pas de Bolkestenne non plus. Georges décida, sous prétexte de chercher la salle de bain, de faire un tour dans la maison.

Il sortit de ce salon campagnard, traversa une des pièces lugubres par lesquelles il était arrivé, bifurqua dans un couloir sombre et se dirigea vers une pièce d'où provenaient des éclats de voix. Il frappa timidement à la porte. Les voix se turent, mais personne ne vint lui ouvrir. Agacé par tant de mystère, Georges prit sur lui de passer pour un goujat et ouvrit la porte. En face de lui, il vit François Bondil, assis sur un fauteuil en cuir craquelé. Il fumait une cigarette et avait toujours son air narquois, mais il était livide. Personne d'autre n'était visible dans la pièce.

Georges prétextait avoir oublié ses cigarettes dans son manteau. François Bondil le lui désigna sans un mot, posé négligemment sur un fauteuil jumeau au sien. Georges allait repartir, mais devant la perspective d'une attente encore interminable, il osa poser la question :

« Écoutez, je suis navré de vous déranger, mais je souhaiterais savoir où est Marcel Bolkestenne. Je pensais le trouver ici puisque c'est sur une de ses cartes que Madame Hourni m'a écrit. Vous m'avez dit quand je suis arrivé qu'il était présent. C'est pour lui que je suis venu, autant sans doute que pour le plaisir de visiter cette charmante région. – Avez-vous déjà rencontré Horia ? demanda Bondil faiblement.

– Quelle Horia ? Écoutez, j'en ai un peu assez de vos manières. Il n'y a pas une seule femme ici et les deux seules personnes auxquelles j'ai parlé sont vous et une habitante du petit bled à côté, parce que j'étais perdu. Quand je suis arrivé vous discutiez avec quelqu'un. Était-ce Marcel ou non ?

– Non, non, ne vous fâchez pas. Nous ne sommes pas en ville, ici, nous sommes à la campagne. Nous prenons le temps de faire les choses. Le vieux crabe doit être en train de se préparer, laissez-lui le

temps. Vous ne savez pas qu'il est handicapé ?

– Si, mais ce n'est pas une raison pour l'appeler le vieux crabe. Non seulement il a mon âge, mais en plus il a accompli dans sa vie plus que votre famille ne pourra en faire sur dix générations. Vous ne lisez pas les journaux ?

– Mais même lui s'appelle le vieux crabe. Vous ne le connaissez pas, manifestement. Moi, je le connais plus que par les journaux, contrairement à vous. Et je parle avec qui je veux, quand je veux, si je veux, sans rendre de comptes à personne.

– Bon, arrêtons-là cette conversation stérile, si vous le voulez bien, et dites-moi où il est ou où est Madame Hourni. J'aimerais bien savoir qui m'invite. »

Bondil se leva, invita Georges à le suivre par un geste, et sortit de la pièce. Il continua le couloir et frappa respectueusement trois coups sur la porte du fond. Une voix féminine répondit. Les deux hommes entrèrent dans un petit salon, plus coquettement décoré que le reste de la maison et meublé plus richement. Au sol, un grand tapis couvrait toute la surface. Debout sur ce tapis, tenant un verre de ce qui devait être du vin de Malaga, une femme de type proche-oriental attendait.

Elle avait dû être très belle dix ans plus tôt. Elle était encore superbe, vêtue d'une robe de soirée au décolleté savant, parée de bijoux luxueux mais discrets. Elle avait l'exceptionnelle chevelure noire des femmes de là-bas et des yeux tout aussi envoûtants.

« Bonsoir, cher Monsieur, commençait-elle dans un Français impeccable. Que pensez-vous des femmes cosmopolites ?

– Je vous demande pardon ? répliqua Georges, pris de court par l'originalité de la question.

– Mon secrétaire, Monsieur Bondil, malgré ses protestations, pense beaucoup de mal des femmes cosmopolites comme moi. Et vous, qu'en pensez-vous ?

– Ma foi, Madame, si vous voulez mon avis, j'aimerais que vous me disiez ce que vous appelez une femme cosmopolite, car je crains que toutes le soient désormais.

– Je vais être plus claire : que pensez-vous de moi ?

– Madame, vous me gênez horriblement, répondit Georges. Je ne vous connais que depuis quelques secondes et déjà, vous me réclamez une flatterie. J'aurais préféré que vous m'expliquiez pourquoi vous m'avez invité, où est Marcel Bolkestenne dont vous utilisez les cartes et enfin ce que je suis venu faire ici.

– Vous êtes venu dîner, ni plus ni moins. Je n'ai pas, il est vrai, à vous imposer mes jalousies ni mes coquetteries de femme. Ceci dit, je ne suis pas d'accord avec vous sur le fait que toutes sont cosmopolites. Moi qui le suis vraiment, moi qui suis pour partie libanaise, pour partie anglaise et pour partie juive, je crois pouvoir dire fièrement que j'ai le sang mêlé.

– Eh bien, Madame, si vous voulez un compliment, je dirais que vous êtes un formidable résultat du métissage, car vous avez sans doute les qualités de tous vos ancêtres. J'imagine donc que vous aurez aussi la courtoisie de me guider vers Marcel.

– Le vieux crabe n'est pas encore prêt, répondit sèchement Bondil.

– Comme vous le voyez, dit Sarah Hourni, François n'aime pas les hommes qui me font des compliments. Marcel me fait des compliments, vous me faites de compliments. François n'aime pas les femmes cosmopolites, François n'aime pas les hommes qui aiment les femmes

cosmopolites, qu'aimez-vous donc, François ?

– Écoutez, reprit Georges un peu agacé, je ne veux pas rentrer dans vos débats intimes, je vais rejoindre le reste des invités et vous attendre en buvant des jus de fruits.

– Prenez plutôt de ceci, lui répondit, droit dans les yeux, la Libanaise en lui tendant son verre.

– Sans vouloir être offensant, Madame, je préfère attendre là-bas ».

Georges tourna les talons et sortit de la pièce rapidement. Il n'eut pas le temps de fermer la porte qu'il entendit une gifle résonner sur la joue d'un des deux protagonistes, puis des éclats de voix.

Revenu dans le salon, Georges remarqua qu'une jeune femme était arrivée. Elle ne semblait connaître personne car elle regardait par la fenêtre, seule. Les autres invités continuaient de converser, sans se préoccuper ni d'elle, ni de Georges. Ils étaient comme des éléments du décor, l'arrière-plan d'une scène de cinéma. Georges s'approcha de la femme.

« Bonsoir, Madame. Je crois que nous partageons la même passion pour les fenêtres qui donnent sur la campagne noire. Ne seriez-vous pas Horia qu'un certain François cherchait tout à l'heure ?

– Bonsoir Monsieur. Je m'appelle en effet Horia mais il m'étonnerait que François me cherche. En général, il cherche à m'éviter. »

Horia s'était retournée pour répondre et Georges fut frappé de la beauté de cette jeune femme.

« Vous ressemblez étrangement à une certaine Sarah dont je viens de faire la connaissance. Êtes-vous parents ?

– En effet, je suis sa nièce.

– Votre tante me demandait tantôt ce que je pensais des femmes cosmopolites.

Je dois vous avouer que j'en pense de plus en plus de bien.

– C'est amusant, vous dites *femme cosmopolite* comme François. Que pensez-vous des hommes antisémites ?

– Je vous demande pardon ?

– François demande souvent aux gens ce qu'ils pensent des femmes cosmopolites. Comme il est antisémite, je demande en contrepartie aux gens ce qu'ils pensent des hommes antisémites.

– À vrai dire, je n'en pense rien de manière générale. Mais êtes-vous certaine que François soit antisémite ? Il est pourtant employé par votre mère et par Bolkestenne ?

– C'est justement en fréquentant ma mère qu'il est devenu antisémite. En arrivant chez nous, il n'était pas comme cela. Il a beaucoup changé, surtout dans ses amours... et dans ses haines.

– Et vous le gardez ?

– Il nous rend beaucoup de services. Ici, à la campagne, la main d'œuvre manque.

– Et Marcel Bolkestenne dans tout ça ?

– Vous connaissez Marcel ?

– C'est pour cela que je suis ici, car l'invitation de ce soir était écrite sur un de ses cartons.

– Marcel aime bien les femmes cosmopolites.

– Dois-je comprendre qu'il est l'amant de votre tante... de vous peut-être ? »

Horia se mit à sourire. Georges craignit d'être allé trop loin. Il allait s'excuser, trouver quelque chose pour atténuer sa question, mais il fut interrompu par l'arrivée de Sarah Hourni, de François Bondil et de Marcel Bolkestenne. Ce dernier avait fort changé depuis leur dernière rencontre. Il avait terriblement maigri, portait des lunettes aux verres épais et se tenait à une canne. Ce n'était pas une canne d'hôpital, c'était une canne fort élégante, à pommeau d'argent fin, mais avant d'être

un bel objet elle était une aide précieuse pour sa marche. Néanmoins, malgré les marques de la maladie, il conservait beaucoup de prestance et ne faisait pas du tout petit vieux ou moribond. Georges se dirigea rapidement vers lui.

« Bonsoir Marcel, c'est Georges, tu te souviens ?

– Bien sûr que je me souviens. Je suis handicapé physique, pas mental. Ca me fait plaisir de te voir. J'avais demandé à Sarah de t'inviter, j'espère que tu ne t'es pas trop perdu pour venir.

– Un peu, mais c'est sans importance. Tu vis ici, maintenant, retiré du monde ?

– Je vis ici souvent, oui, mais pas retiré du monde. Je ne peux plus trop aller chez les gens, je les fais donc venir ici. Je n'ai pas voulu te gêner ce soir mais tu serais étonné de savoir quelles personnalités viennent ici régulièrement.

– Je voulais te demander, interrogea Georges sur le ton de la plaisanterie, que penses-tu des femmes cosmopolites ?

– Je vois que tu as fait la connaissance de François, lui répondit Marcel avec malice et en se dirigeant vers un canapé encore inoccupé. Pour être franc, elles sont insaisissables, ces femmes.

– Pas pour tout le monde, non ?

– Si, hélas. Et puis, moi, cette question ne m'intéresse plus. Mais toi, que deviens-tu ? Tu écris toujours dans mes journaux ? J'avoue que je ne les lis plus. C'est déjà trop de les gérer.

– J'écris toujours en effet, dans tes journaux peut-être, même si je ne sais plus exactement ce que tu possèdes et ce qui échappe à ton empire, et dans des livres aussi. Donc tu arrives à attirer les cabinets ministériels ici ? Tu en perds beaucoup ?

– En saison de chasse, je sers de relai. Beaucoup de politiciens chassent, gauche comme droite. C'est leur côté volonté de puissance.

– Oui, tous ces Parisiens déracinés aiment jouer au terroir. Tu t'en souviens peut-être, j'écrivais déjà sur la campagne fantasmée quand nous étions ensemble.

– C'est vrai, tu mettais toujours des châtelains terriens, ruinés et fiers dans tes histoires. Moi aussi, quand je suis ici, j'ai cette même impression d'être dans une parcelle en disparition, renfermée sur elle-même et sur ses histoires.

– Question indiscreète : qui sont les invités de ce soir ? Ils n'ont pas l'air de sortir du Conseil d'État.

– Non, ce soir est une soirée exceptionnelle et ce ne sont pas mes convives habituels que tu vois. Ce soir, j'ai réuni les notables de la région : châtelains, propriétaires terriens et autres petits-marquis, comme dans tes romans justement. Regarde leur annuaire : tous portent une chevalière. Ils vivent comme des paysans, occupent leur journée aux travaux les plus vils, mais se battent pour leur lopin, comme tes héros. Ne t'y trompe pas, ce sont les plus difficiles à avoir. Pour eux je suis le Diable, je suis le Juif enrichi qui rachète la terre de leurs ancêtres et qui vit dans la débauche, entouré de femmes et d'hommes interlopes. Pour les "avoir" ce soir, j'ai quasiment dû corrompre ces incorruptibles. Ca a représenté plusieurs mois de travail de sape et de négociations et tous ne sont pas venus, encore. Mais je voulais, pour ce soir, ce public-ci et pas un autre.

– Et pourquoi m'avoir invité, moi, pour jouer les spectateurs mondains aussi ?

– Parce que tu es journaliste et écrivain.

– Tu veux que j'écrive un article sur les joies du Poitou, sur la noblesse désargentée, sur l'exil d'un millionnaire ?

– Non. Tu sais, ni toi ni moi ne sommes mariés mais si je m'étais marié, je t'aurais choisi comme témoin. Ce soir, je veux que tu sois exactement cela, un

témoin. Sans compter, naturellement, que ça me fait plaisir de te revoir, après toutes ces années. Je suis presque intimidé.»

Après quelques minutes de badinage, Georges laissa Marcel à un autre invité. Il s'approcha de François Bondil qui fumait cigarette sur cigarette en regardant Sarah et Horia discuter à l'autre bout de la pièce, devant la fenêtre.

« Est-il vrai que vous êtes antisémite, lui demanda Georges ?

– À en entendre certaines, j'ai tous les vices, répondit Bondil.

– Elles ont peut-être des défauts que vous connaissez et que j'ignore, mais il faut avouer qu'elles sont superbes, l'une et l'autre.

– Vous aimez les femmes cosmopolites ?

– Je serais capable d'aimer ces femmes cosmopolites.

– Les femmes cosmopolites ne vous aiment pas, Monsieur de ***. Elles aiment les types comme Bolkestenne, les richards que ni votre mère, Monsieur, ni la mienne si j'en avais vraiment eu une, n'auraient jamais reçu.

– Vous me paraissez assez sentencieux, jeune homme. À mon avis, le fait de rester enfermé ici à l'année avec ces deux femmes dont vous êtes le larbin vous perturbe le cerveau. Vous devriez sortir un peu, rencontrer des gens. Il n'y a pas que des bouseux dans le coin, à Lajaque j'ai demandé mon chemin à une femme charmante, et sans doute pas cosmopolite.

– Je la connais, elle vient parfois ici. Je ne l'aime pas car elle aime les femmes cosmopolites et elle m'aime, moi.

– Dites-moi, à ce propos, tous ces gens sont venus en célibataires ?

– Il y a déjà trop de femmes, ici, on n'est jamais tranquille.»

Georges et Bondil furent interrompus dans leur conversation par les trois

coups de canne que Marcel Bolkestenne, qui s'était placé près de la fenêtre, entre Sarah et Horia, fit résonner sur le sol de la pièce.

« Chers amis. Je sais que je vous ai fait attendre longtemps et que vous avez très faim mais j'aimerais vous dire quelques mots avant que vous passiez à côté pour le dîner. J'ai tenu à vous réunir ici, malgré les réticences bien compréhensibles de votre part, parce que, à l'aurore de ma vie agitée, je me rends compte que vous êtes les personnes qui m'impressionnent le plus. J'ai découvert vos caractères, vos passions, votre morale depuis que je vis ici dans une manière d'exil ; la plupart du temps je les ai d'ailleurs découverts dans les oppositions que nous avons eues, et je leur ai trouvé une grandeur perdue partout ailleurs. C'est l'honneur de vos noms, dont certains sont parmi les plus grands de l'Histoire de France ; pour moi, c'est plus impressionnant qu'un chef d'État, et je sais de quoi je parle.

« Beaucoup d'entre vous pensent, je le sais, que cette maison n'est pas honnête, que moi-même, vieillard, malade, je mène une vie de débauche infernale. Il n'a échappé à personne dans le pays que de nombreuses voitures parisiennes font escale ici, que quelques jolies femmes des environs menaient plus grand train depuis mon arrivée. Eh bien ! Ce soir, je donnerai sens à vos petits commérages qui tintent chaque heure à mes oreilles, ce soir, j'avoue tout ! »

En prononçant ces derniers mots, Marcel Bolkestenne toussa fortement. Au fur et à mesure de son discours, il s'était échauffé presque jusqu'à la fureur, tremblant sur ses jambes frêles. Il reprit néanmoins :

« Comme vous le voyez, je suis bien malade. L'odeur de la mort a aiguisé les appétits de mes monstres. Oui, mes

monstres, mes créatures du Diable ! À côté de cette création, les formidables bacchantes bourgeoises et la corruption gentille des oies blanches du pays ne sont que des gamineries pour sacristain. Regardez mes monstres humanoïdes, regardez cette créature, Horia, la fille incestueuse et celle-là, François, le pédéraste antisémite. Tels ont été mes deux fantômes de vieillard, que j'ai construits, polis, consommés et partagés. Ces deux golems se retournent contre leur rabbin et préparent dans mon dos une lutte à mort. Alors ce soir, je vais dissiper la magie de mes deux créatures. Vous, gens de bonne race, vous triomphez : mon vice atavique disparaîtra avec moi. »

Devant l'assistance atterrée par ces propos furieux, Marcel Bolkestenne fit jouer le mécanisme de sa canne et en sortit une épée, comme dans les films en costumes. Il la tourna en direction de Horia qui, debout à ses côtés, restait tétanisée, ne bougeait pas. Mais avant d'arriver à la frapper, il fut fauché, plaqué par Bondil qui avait traversé la salle. Le jeune fauve et le vieil handicapé s'écroulèrent dans un bruit sourd ; puis Bondil se saisit de l'épée et transperça le corps du millionnaire. Il gueula : « Je l'aimais moi, ce sale Juif, contrairement à elles. Elles, elles ne s'aiment qu'entre elles. »



Le naufrage

Nous connaissions les dangers mais nous avons tous accepté de faire ce voyage ensemble. Tous, c'est-à-dire nous cinq, accompagnés des restes de la famille de celui qui en avait eu une : une fille, grande adolescente dont la mère avait disparu depuis des lustres et que les lâches libéralités paternelles, les garçons impudiques et les alcools fins dérobés sans gêne n'avaient par miracle pas encore entièrement gâté.

Nous avons reformé trop tard ce club de jeunes hommes aux ambitions esthétiques démesurées, et nous nous offrions les uns aux autres de bien pâles reflets de cette jeunesse inséparable, vigoureuse et conquérante. Rodolphe avait légèrement épaissi, Yvan s'était un peu dégarni, Stanislas n'entendait plus les détails des *andante* pour lesquels il se fût autrefois damné, la fille de Geoffroy avait épuisé les nerfs de son père et je ne survivais quant à moi que par des doses médicamenteuses chères payées pour si peu de sursis.

Pendant vingt ans nous nous étions évidemment fréquentés sans discontinuité durable mais la vie, que certains avaient passée par monts et par vaux quand d'autres, plus casaniers, n'avaient presque pas quitté leur salon, nous avait parfois séparés. Cette croisière, sur ce paquebot gigantesque aux éclats de voix internationaux, était nos véritables retrouvailles, la reconstitution de notre lointain cénacle. Nous avions jadis, par quelque cérémonie esthétisante aux accents maçonniques, « ouvert nos tra-

vaux », cette croisière devait en être le chapitre de fermeture.

La fille de Geoffroy, Pénélope, était comme un corps étranger dans notre groupe, mais elle n'était pas de cette race de morveuses qui ne font qu'empoisonner la sieste ; elle était suffisamment belle pour ne pas chercher à se faire remarquer par des pitreries et saisissait donc les opportunités auxquelles elle voyait de l'intérêt. Elle avait les traits d'une rare finesse – ceux de son père avant la fatigue – encadrés par de beaux cheveux d'un blond magnifique, moins vulgaires que la plupart des chevelures jaunes le sont, qu'il me semblait avoir vus sur la tête de sa mère. Quant à ses yeux, bleus presque blancs tant ils étaient pâles, ils arrêtaient les hommes et les femmes à quinze pas de distance.

Sur le bateau, elle pouvait jouer à ce jeu-là tant qu'elle voulait, tout était organisé pour cela : discothèque, recoins, piscines, promiscuité malgré le grand volume – ne croisait-on pas toujours les mêmes têtes ? – et ennui entretenu par de sinistres animations pour lesquelles le sous-prolétariat philippin du bord se déguisait en on ne savait quoi de grotesque. Ainsi, sachant qu'ils pouvaient s'éprendre sans risque de sentiments de longue durée avec d'autres adolescents des quatre coins de l'Europe, les jeunes gens acceptaient-ils d'accompagner leurs grands-parents pour ces voyages calibrés et sans plus de charme qu'un collier de nuits à l'hôtel Ibis.

Nous aurions eu mauvaise grâce de ne pas la joindre à notre équipe car

c'était elle, indirectement, qui finançait cette croisière de luxe. Aucun de nous n'avait de moyens proportionnés à ses besoins, qui étaient grands, et nous vivions d'expédients plus ou moins avouables, pour certains à la tombée de la grande table joyeuse du milieu culturoromondain dont ils récupéraient les miettes, d'autres dans une zone grise peu éloignée de l'escroquerie – nos mines et nos noms nous y aidaient bien – et à certains moments nous devions inventer mille prouesses pour ne pas déchoir tout à fait. L'élégance n'est pas une question de moyens, c'est d'abord un état d'esprit, disent les riches, mais dans la réalité l'homme impécunieux fait souvent, hélas, pâle figure.

Jamais nos expédients, vite consommés en babioles dont notre appartement commun était chargé, n'auraient pu nous permettre d'embarquer ainsi sur ce « palace flottant » mais nous avons profité d'une circonstance qui, de nos jours si modernes, arrive rarement : Pénélope était tombée enceinte. Imprégnée des discours et des livres de son père, un peu écrivain de nuit, la petite avait l'heur d'avoir des goûts de luxe et le coupable n'était pas un manant pégueux sans le sou mais un fils de famille bourgeoise, un de ces Jonathan dont la tête à claquer est fabriquée en grande série par les nouveaux riches de l'ouest de Paris.

Avec son nom à tiroirs qui sentait bon la croisade, que tempérait son antique prénom que ne portaient plus que les putes, Pénélope aurait pu représenter une manière de belle-fille idéale pour les parents de Jonathan. Pourtant, cette considération mondaine, qui s'effacerait dès le mariage à moins que le mari prît le nom de son épouse, passait bien après deux arguments non négociables : la religion et la jeunesse. La famille de Jonathan n'était pas spécialement croyante

ni pratiquante, mais marier un de ses fils à une catholique – tout aussi culturelle – mettait en péril son avenir professionnel qui, dans le métier qu'on lui destinait, requérait un solide réseau social ; de même considérait-on en haut lieu que la charge d'un enfant condamnait le jeune père à rater ses études, sinon à les raccourcir, ce qui l'empêcherait de faire fructifier le tas d'or sur lequel cette famille se vautrait depuis peu.

Le fœtus indésirable servit donc de prétexte à d'infâmes négociations pécuniaires auxquelles je participai, à côté de Geoffroy, en ma qualité de parrain de la petite. Nous jouâmes les offensés cliniques pour obtenir plus, et nous l'obtinmes. La famille de Jonathan n'était pas dupe de notre manège moral mais ce chantage la terrorisait moins que l'idée d'épargner le bébé ; sur le terrain de l'argent et de la négociation, elle avait ses repères, alors que la vie et la jouissance lui étaient des choses étrangères. Sitôt le chèque encaissé, le bébé fut avorté, sans que cela émût particulièrement Pénélope, au point que nous doutâmes qu'elle en fût à son galop d'essai : nous avons eu de la chance d'être cette fois-ci dans la confiance.

Cette circonstance inespérée nous fit cependant comprendre que nous étions arrivés au bout de nos moyens. À moins de prostituer ouvertement Pénélope, le petit magot de son avortement serait le dernier de cette ampleur. Nos combines à tous les cinq devenaient chaque jour plus lugubres, plus salissantes et plus difficiles, à jalouser la vie tranquille et sécurisée des employés de bureau.

Ce fut pourquoi, exceptionnellement, nous ne consommâmes pas la somme en liqueurs délicates, cigares rares, costumes de belles étoffes et anti-

quaille ésotérique mais décidâmes de faire ce qui nous paraissait dégoûtant : investir. Il était hors de question de confier notre maigre pécule à quelque financier gremlin qui l'aurait engloutie dans une martingale cosmopolite de filous new-yorkais, et nous n'avions confiance qu'en nous-mêmes ; c'était donc sur nous qu'il fallait investir.

L'investissement, c'était cette croisière. Nous n'y participions pas pour nous repaître des plaisirs vulgaires qu'elle offrait à sa clientèle majoritairement allemande, mais pour nous vendre. Qu'étaient, sinon un club de rencontres pour vieux, ces traversées maritimes ponctuées d'escales de cartes postales ? Nous allions être des gigolos de luxe, des coureurs de dots tant qu'il en était encore temps, tant que nos chairs n'étaient pas trop flasques ni nos tonsures trop prononcées. Nous connaissions les dangers d'une telle entreprise : au bout de ce naufrage ce pouvait être la mort par suicide, l'aliénation, la geôle des sentiments, la fornication gériatrique ou toute autre noyade.

Pour que notre groupe survécût, il fallait que quelques-uns d'entre nous,

sinon tous, se sacrifiassent. Nous avions deviné dès notre initiation que nos goûts de luxe supérieur se paieraient un jour et nos sarcasmes sur les étudiants prolongés, les travailleurs exploités et les forçats de la société de consommation avaient déjà l'amertume d'un futur hypothéqué. Mais nous ne pouvions résister à la jouissance, ce même désir de jouissance qui nous avait empêché de nous suicider en groupe, lorsque nous avions deviné que l'heure de la déchéance était arrivée, que le spectre de l'Oscar Wilde guenilleux, clochard et bouffi était venu nous chercher. Vaut-il mieux laisser choir son apparence ou son âme ? Nous avons choisi l'âme et après notre fille nous allions vendre nos noms et nos manières, résidu fonctionnel d'une vie élégante entièrement passée à chercher à les dépasser.

Alors nous étions là, accoudés séparément sur des bastingages, et déjà nous commencions à offrir nos plus beaux sourires aux veuves consolables et aux bourgeoises ennuyées. Les plus chanceux, peut-être, tomberaient sur leurs maris.



Damien Le Bris

Je crois que la seule explication possible de son comportement, la clef de l'énigme de cet homme si mystérieux, était son impuissance. Pas l'impuissance de « monsieur tout le monde », pas la panne intime, mais, et ça correspond bien au personnage si intellectuel qu'il était, une impuissance cérébrale. Je n'ai jamais réussi, même en me livrant à des procédés indignes de la plus basse des courtisanes, à lui faire dépasser le stade de la belle et franche amitié. Mes minauderies, mes avances à peine voilées, toute la science de séduction qu'une femme sait mettre au service de ses objectifs sentimentaux, rien n'a fonctionné. Et pourtant ce n'est pas de dépit ou de tristesse que je brûle encore mais d'amour pour cet homme dont le nom seul me fait toujours frissonner : Damien Le Bris.

J'eus un mariage malheureux ; même la cérémonie fut un échec et l'adage « mariage pluvieux, mariage heureux » est certainement une supercherie d'escrocs patentés, un proverbe condescendant uniquement destiné à rassurer les organisateurs des fêtes en blanc manquées. Pourtant, Luca di Sarno représenta un temps – avant mon mariage en tout cas – la figure idéale de l'homme : origines italo-américaines comme moi, situation professionnelle enviable avec diplôme d'HEC, nom prestigieux sinon d'une prononciation agréable, physique de gendre parfait, etc. La jeune femme que j'étais alors se livra, je n'ai pas honte de le dire, corps et

âme, hymen et fortune familiale, à ce beau garçon.

Les symptômes du couple aux noces d'or apparurent avant l'âge, quelques mois à peine après notre union, et je ne mis pas longtemps à deviner que les nombreux voyages d'affaire étaient les alibis ténus de liaisons éphémères et hôtelières. Par ailleurs, monsieur di Sarno manqua rapidement à tous ses devoirs d'époux et je ne pus, dans ces circonstances, avoir d'enfant.

Les frasques de mon mari commencèrent à se savoir, pourtant je ne demandai pas le divorce. Lui non plus, d'ailleurs. Nous nous contentons depuis ce temps de cet étrange équilibre fait de chambres séparées et d'indifférence mutuelle. Je m'occupe en sorties – j'aime les mondanités – et en recherches d'objets chez les antiquaires : mon intérieur est devenu mon passe-temps et je crois pouvoir dire sans fausse modestie qu'il est décoré avec un goût rare et distingué.

Au cynisme terrible de monsieur di Sarno, j'oppose depuis toujours un charme impavide. J'ai lu très – trop – jeune le sensible Proust et j'ai été charmée par le personnage de la duchesse de Guermantes, personnage d'une grâce infinie face à un mari rustre et ouvertement volage. L'organisation de dîners, soirées et autres réceptions dans le bel appartement parisien que la situation de mon mari permet est un des réconforts qui me rapprochent de ma figure littéraire. Sans inviter le Tout-Paris, on peut croiser chez moi quelques noms prestigieux, qui d'une plume célèbre, qui d'un

amiral lourdement décoré, qui d'un artiste renommé mais jamais on n'y verra, ou très rarement, monsieur di Sarno.

Personne, bien entendu, n'ose évoquer devant moi mes malheurs conjugaux et matrimoniaux. Puisque ces sujets habituels sont mis à l'index, les beaux parleurs se lancent dans de vastes discussions quasi-théoriques sur l'art, la littérature ou les sciences, qui font le charme de mes petits événements.

Nul ne peut me reprocher la moindre infidélité. Le monde, aussi cruel qu'une cour de récréation, m'observe, m'admire, me plaint ou me dédaigne pour cela. Je n'accorde que mon indifférence aux jeunes loups qui me sont présentés par des entremetteuses visqueuses, que mon dédain aux musclés encravatés qu'on appelait dans le temps des aventuriers. La seule personne qui me plaît est, pour une raison impénétrable, inaccessible.

Un jour d'été, alors que je me promenais en début d'après-midi au parc Monceau, regardant avec une pointe de sourire narquois les innombrables mariages japonais envahissant les allées, les berges du petit étang et les alentours des deux ou trois ruines du square, je fus abordée par un jeune couple d'amoureux français qui me demanda avec mille circonvolutions polies de les prendre en photographie devant un des plus larges arbres du parc.

Je ne me sentais pas l'âme de refuser un si simple service à ces étudiants mièvres, mais j'eus des difficultés à comprendre le fonctionnement de l'appareil. Ce fut alors qu'un autre marcheur, qui s'était approché de la scène, me proposa son aide.

Il était vêtu fort classiquement, très sobrement, mais le détail qui frappait avant tout était le feutre noir qui lui couvrait la tête. Malgré ce chapeau

d'allure rabbinique plutôt automnal ou hivernal, il ne semblait pas souffrir de la chaleur parisienne ni des regards surpris des passants. Cependant, avant même que j'achevasse de me retourner, l'inconnu s'était prestement découvert et souriait avec grâce. Il ajouta : « Une femme aussi charmante que vous ne devrait pas avoir à manipuler une mécanique aussi grossière ». Regardant à demi le jeune affectueux, il précisa : « Mais personne ne sait plus rien de nos jours. »

Tout ceci était un peu trop abrupt, ou mielleux, ou factice, ou direct mais rien ne me sembla impoli ni déplacé, et tout en lui tendant l'appareil photographique, je rendis son sourire au mystérieux chapeauté. Ce dernier prit rapidement une série de clichés et laissa avec un air réprobateur l'appareil au couple médusé.

L'insolence de ce muscadin moderne m'effraya et me séduisit en même temps. Je me décidai donc à engager la conversation. Celle-ci dura fort longtemps, aborda tous les sujets mais jamais mon interlocuteur ne me dévoila un seul détail personnel. En revanche, il apprit sans le demander, tout du moins sans avoir l'air de le demander, beaucoup de choses sur moi. Je ne lui racontai certes pas mes malheurs d'alcôve ni mes rêves brisés, mais j'en dis beaucoup sur mes envies, mes motivations et ma philosophie de vie.

Lorsque nous nous séparâmes après cette longue discussion tenue entre les Japonais noceurs, les enfants en patins à roulettes et les sportifs estivaux, pour la plupart dégoulinants et grasseyés, l'inconnu réservé me dit :

« J'ai été, madame, positivement heureux de passer ces quelques instants avec vous. Ces rencontres volatiles sont le sel pimenté de la vie sans doute trop

fade qui est la mienne. J'espère avoir la chance, l'honneur et le plaisir de vous revoir, c'est pourquoi je vous laisse bien impoliment mes coordonnées. Au revoir, madame.»

Sur ces mots et sans attendre de réplique, il m'abandonna un bristol et s'éloigna vivement vers la grille de sortie. Je n'eus bientôt plus que le souvenir de ce charmeur outrancier, de cet impertinent brillant, beau et élégant, maniéré et exquis, sûr de lui et spirituel. Comme sortant d'un rêve agréable, je mis quelques secondes à retrouver mes esprits. Libérée du sortilège qu'était l'assurance de mon interlocuteur, je regardai la carte que je tenais toujours à la main et y lus, sobrement gravé : « Damien Le Bris » et plus bas, une adresse à Paris.

Ce nom ne m'était pas inconnu. J'essayai de me souvenir des circonstances dans lesquelles je l'avais entendu mais je ne pouvais me concentrer, distraite par les bruits du parc toujours grouillant de sa faune humaine hétéroclite. De même, après que j'eus franchi ses grilles, je ne pus recouvrer ma mémoire, troublée par le souvenir tenace des traits et de l'allure de Le Bris.

Ce ne fut que quelques heures plus tard, dans le calme de mon appartement protégé par d'épaisses vitres que je me rappelai à quelle occasion j'avais entendu ce nom. Au cours d'une réception au « Voile Club de France », club composé à l'origine de passionnés de voile et détourné par quelques médiocres en un cercle purement mondain, on m'avait dressé le portrait d'un excentrique brillant, d'un Jules Barbey d'Aureville moderne, épigrammatiquement cassant et d'un snobisme avancé. Cela correspondait bien au personnage du parc, pourtant je me souvenais qu'il s'agissait d'un homme relativement âgé et surtout –

cela me revint après – prénommé non pas Damien mais Ignace, prénom facilement mémorisable tant il paraissait suranné.

Je me renseignai sur ces Le Bris dont les mœurs similaires dénonçaient la proche parenté. Les personnes à qui je m'adressai et pour qui le patronyme Le Bris n'était pas inconnu connaissaient généralement l'un ou l'autre, Ignace ou Damien, mais jamais les deux simultanément. On me parla des coups de fusil verbaux d'Ignace, du chapeau de Damien, mais toujours séparément.

Enfin, après que j'eus interrogé le Tout-Paris et la petite couronne, je m'adressai à quelques vieux mondains retirés en de paisibles et provinciales retraites. J'écrivis notamment à une vieille douairière du Havre qui avait été pendant les années folles un des diamants de la bonne société avant que sa mère donnât à la France son argent, l'or de son alliance et un fils. Elle avait après-guerre continué de fréquenter les salons de la capitale mais son air mélancolique et grave l'avait mené au célibat. Observatrice sans objet du monde qui l'entourait, elle se livra à ces « sports » ancestraux, selon Balzac, des femmes bien nées : la généalogie et la science héraldique.

Elle put donc me livrer de son écriture chevrotante mais toujours délicatement déliée les renseignements demandés. Une sombre affaire, même par elle inconnue, avait séparé les deux derniers membres de la famille Le Bris. Ignace était d'ailleurs l'oncle et le tuteur de Damien, les parents duquel avaient péri dans un accident alors qu'il n'avait que huit ans.

Le mystère qui entourait l'inconnu croquignolesque qui m'avait abordée au Parc Monceau me séduisait chaque jour un peu plus et je sentais que chaque ré-

vélation sur Le Bris augmentait l'étrange impression que je commençais à ressentir. Je l'invitai donc à une de ces petites réceptions dont j'avais le secret et qui faisaient ma réputation.

Bien que je fusse habituée à organiser des soirées où différentes personnalités s'amalgamaient en un juste équilibre, j'appréhendai la rencontre officielle avec Damien. Tout me sembla soudainement laid chez moi, tous mes « habitués » me parurent fades et inélegants. J'avais cependant moins peur de subir les critiques que pouvait me faire Damien Le Bris que de manquer la danse de séduction que je voulais mettre en scène. Car il s'agissait bien de cela, je ne pouvais plus me le dissimuler : j'éprouvais pour le brillant effronté de l'amour, de cette sorte d'amour pur et idéalisé qu'on ne trouve guère que dans les romans roses.

Moi, la si fidèle madame di Sarno, Sainte Lucia, pas tout à fait vierge mais martyre, ajustai donc pour ma réception, à laquelle le seul invité qui comptât vraiment devait venir, mille détails, choisis mes fleurs avec une attention presque pathologique, enfin fis une toilette plus sublime que jamais. Le soir convenu, la fête battait déjà son plein lorsque Damien pénétra dans l'appartement étincelant de grâce. Je brillais au milieu de la petite assemblée élégante que j'avais convoquée. Je ne pus cependant m'empêcher de me sentir dégingandée lorsque arriva le bel homme, toujours de son feutre coiffé et habillé d'un costume sombre à la coupe précise et affinée. Horriblement gênée d'agir comme une adolescente, je ne pus contenir une rougeur sur mes joues pourtant mates lorsque Damien se découvrit et me présenta ses hommages.

La soirée fut chaleureuse et appréciée de tous. Je présentai Le Bris à cha-

cun de mes invités, notamment à mon plus vieil ami, un amiral américain travaillant à l'ambassade. Les deux hommes parlèrent longuement de mer et de bateaux, Damien ayant fait son service militaire dans la Marine.

Cette soirée ne fut que le commencement d'un long travail de séduction. Pudique, je n'osais risquer une réputation immaculée – ma fierté – par des coquetteries trop osées, pourtant je ne négligeais aucun détail et tentais d'incarner une perfection de roman tant dans mes toilettes que dans mes manières. Cette débauche de moyens, invisible mais demandant des heures de soin constant, n'eut pourtant pas l'effet escompté. Damien Le Bris était-il narcissique au point de ne pas remarquer mes avances ? Il semblait ne rien voir, perdu dans un monde imaginaire dont le sombre Borsalino était la passerelle vers la réalité.

J'en étais à me demander si Damien Le Bris n'était pas un sadique pour paraître si indifférent, si éthéré. Jouait-il avec moi, de la même façon que dans la rue – comme il l'avait fait au Parc Monceau lors de notre première entrevue – il jouait avec les gens et les situations ? Dans la rue, coiffé comme il l'était, il savait certainement qu'il attirait tous les regards. On le sifflait, on ricanait, on se moquait, au fond on admirait son originalité, et lui ne semblait rien voir ni rien entendre.

Bien que nous nous fréquentassions quotidiennement, Damien Le Bris et moi ne nous étions pas rapprochés d'un millimètre. Toujours Damien imposait, pas explicitement mais par une attitude qui le rendait inatteignable, une distance tant physique que morale. Pauvre de moi ! J'en étais davantage éprise et n'osais néanmoins faire un pas vers lui, tremblant de recevoir un de ces

filets de feu qu'il envoyait à tous ceux, innombrables, dont il moquait la médiocrité.

Ainsi en fut-il pendant de nombreuses semaines. Dîners, réceptions, sorties théâtrales, concerts : rien n'y fit, Damien Le Bris restait de marbre. Par ailleurs, je ne savais toujours rien de lui, n'avais rien obtenu de lui que des discours abstraits sur la musique, le cinéma, l'art en général et l'art en particulier. Pas une confiance, pas une question non plus ne venaient de cet homme qui semblait pourtant marqué par la vie. Un jour cependant, se sentant en confiance, je dis de la voix la plus neutre que je me connaissais :

« J'ai entendu parler d'un certain Ignace Le Bris. A-t-il un rapport avec vous ?

– J'en vois au moins un, répondit Damien qui ne put s'empêcher de sourire sardoniquement, il a un nom qui se prononce comme le mien.

– J'entendais, repris-je un peu paniquée par la tournure que prenait la conversation, est-il de votre famille ?

– En effet, Ignace est mon oncle et fut mon tuteur. Les circonstances de la vie font que nous ne voyons plus beaucoup. Il en est des liens familiaux comme de certaines amitiés qu'on croit éternelles : ils se détendent. »

Je ne pus rien obtenir de plus. Cette réponse pourtant évasive fut la plus précise que je pus arracher à Damien. Par ailleurs, chacune de mes nouvelles attentions essuyait le même refus fait d'indifférence et de distance.

Damien dut partir quelques semaines pour une raison qu'il ne daigna pas exposer et que personne, ni dans mon cercle, ni dans d'autres, ne se risqua à demander. J'en profitai pour me livrer à une enquête minutieuse, appro-

fondie, recoupant dates, sporadiques témoignages et rares coupures de presse.

Je ne découvris pas grand-chose, appris tout de même que le motif de brouille entre les deux Le Bris était financier, que Damien avait été dépossédé, par l'intermédiaire du tribunal, à la suite d'une affaire de mœurs, de l'héritage considérable qui avait subsequmment échoué à son tuteur. Paradoxalement, quelques témoins anciens et rares m'apprirent que si Ignace était d'une moralité et d'une droiture presque fanatique, Damien avait la réputation d'être un libertin. Les aventures desquelles il avait été le jeune protagoniste dressaient de l'homme si distant un portrait d'adolescent fornicateur, coureur de jupons et corrupteur de femmes mariées.

Quel lourd secret cachait donc l'apparent revirement de Damien Le Bris ? Ignace Le Bris le savait sans doute, mais il était si morgueusement snob qu'il ne me recevrait même pas. N'avait-il pas humilié publiquement tour à tour un richissime banquier qui se disait baron et un satrape tout aussi milliardaire mais également lamentable ? J'essayai tout de même, mettant en branle mon réseau mondain, mais le vieil homme était absent.

Pendant ce temps, je recevais des lettres de Damien, timbrées d'Italie, d'Espagne ou encore d'Irlande. Ces lettres, d'un formalisme exceptionnel, étaient aussi neutres que belles. Damien livrait ses impressions de voyage comme s'il écrivait à un éditeur, pas à une amie.

Des confidentes, des amies, justement, je n'en avais guère. Par principe, j'avais assorti ma fidélité contre-nature d'une esthétique de la dignité : ne voulant pas être plainte, j'évitais de créer les conditions de ces séances féminines de gémissements coordonnés. Mes amitiés véritables étaient donc exclusive-

ment masculines ; les hommes, ne voulant pas paraître goujats ou opportunistes, évitaient soigneusement les sujets matrimoniaux.

Conséquence assumée : je me trouvais seule porteuse de mes états d'âme. Aucune épaupe conjugale, aucune occupation enfantine, ne pouvaient en outre recueillir le peu de tendresse que m'avaient laissée tant d'années de sécheresse. Mon monde était beau et élégant, froid et stérile, comme les lettres que Damien m'envoyait.

J'aurais voulu répondre à ces lettres, et peut-être aurais-je réussi à écrire ce que je n'osais dire, en profitant de la lâcheté de l'écriture, mais je n'avais pas d'adresse à écrire sur les enveloppes.

Plusieurs semaines passèrent ainsi, dans l'attente de moins en moins vive de la correspondance de Damien. Puis, sans explication, je ne reçus plus rien. La dernière lettre était de Cork, en Irlande, et était un petit bijou de description ironique de cette ville consacrée à la bière et à la mer. Sur les activités de Damien, sur ses intentions et sur ses sentiments, ses impressions personnelles, rien n'était indiqué.

J'allais chez lui, imaginant qu'il avait pu rentrer et qu'il n'avait juste pas daigné m'en avertir. Cependant, la concierge m'indiqua qu'il n'avait pas reparu depuis son départ. Dès lors, compte tenu de la personnalité marginale de Damien Le Bris, rien n'était impossible : il pouvait aussi bien s'être établi comme tenancier de pub dans un village irlandais que s'être volatilisé à la manière de Jacques Vergès au profit du terrorisme international ou/et des services français.

Après trois semaines de silence, j'eus des nouvelles des Le Bris par le *Figaro*. La rubrique nécrologique indiquait que le vénérable Ignace, l'estimé et

honorabile ponte du Collège de France, lourd de décorations et d'honneurs, avait rendu son âme à Dieu. Quelques mots d'un non moins éminent collègue rappelaient leurs liens de Résistance, leurs amitiés littéraires, leurs accointances mondaines et invitaient le peuple parisien à assister aux obsèques.

Dans l'espoir de revoir Damien, je décidai d'aller à cet enterrement. Ignace Le Bris n'était pas un chanteur de variétés, par conséquent il n'y aurait pas la sinistre bousculade des ministres, des producteurs à putes et des nouveaux philosophes. Mais il était une personnalité du monde des idées et il y aurait une petite foule gratinée et âgée. Je me rendis donc avec une bonne avance à l'église.

Dans l'église, la vision de deux cercueils placés côte à côte me glaça. Avant même qu'un vieillard répondît à ma question, j'avais compris : les deux Le Bris étaient morts ensemble. Pendant toute la cérémonie religieuse, je perçus une atmosphère que je connaissais bien, celle du tabou. Cette atmosphère lourde travestie par de la fausse gaieté, cet air que je respirais depuis que mon mariage avait été publiquement, mais officieusement, sabordé, régnaient aussi dans cette église où personne ne parlait directement du drame.

Par allusions, je compris que les Le Bris s'étaient réconciliés in extremis, qu'ils avaient retrouvé leur relation perdue de tutorat, réconciliation qu'ils avaient marqué d'une croisière européenne. C'était à leur retour qu'ils étaient décédés, dans l'appartement parisien d'Ignace, et la police avait conclu à un accident domestique.

« Le Siècle Vaurien »
est un ensemble de projets
littéraires et artistiques
liés au site internet
« Savoir-Vivre ou Mourir ».

